

1

Il fixait le torrent écarlate qui dévalait le lit de la rivière. Son propre sang.

« *Sa man ka fê la ?* Qu'est-ce que je fais là ? »

Il se réprimanda tandis que son regard d'enfant contemplant le désastre.

Là-dessous, dans le ventre bombé de la rivière en crue, il se vidait de son sang. Pour un malheureux ballon. L'instant d'avant, il jouait sous la pluie avec ses cousins. Maintenant, sa main ouverte laissait gicler un liquide rouge sombre au beau milieu de flots en furie. Quant à la balle, elle patientait, blottie entre deux roches. Sa blancheur étincelait sur un curieux dégradé de boue et de grenat. Surtout, garder son calme. Encore un pas et il aurait atteint le ballon. Mais il avait glissé et pris appui sur sa main gauche pour ne pas se laisser emporter par les flots.

« *Mi bab mésié !* Quelle guigne ! »

Voilà qu'un objet tapi au fond de l'eau lui avait tranché la paume de la main. Un verre cassé probablement. Quelle importance à présent ? Il entendait déjà le chuintement familier de la cravache qui l'attendait sur la rive. Il pouvait même sentir dans son dos la morsure du cuir. Son arrière-train frémissait à la seule idée de ses cuisantes caresses.

Pour l'heure, une chaleur irradiait l'extrémité de son avant-bras, et il refusait d'imaginer la scène. La main tranchée ? Non, il sentait bouger ses doigts. Le majeur sectionné ? Peut-être, mais alors pourquoi éprouvait-il cette sensation de brûlure au creux de la main ? Il rassembla son courage et posa le pied droit sur une roche voisine, retrouvant ainsi son équilibre. Sa main gauche émergea de l'eau, un vestige de tasse cramponné à sa paume. Il eut à peine le temps de s'en émouvoir que l'objet retomba dans un chlouf ! presque inaudible, aussitôt happé par le courant. Il rejoignit alors la rive où l'attendait sa mère.

« *Sa man té di'w ? Que t'avais-je dit ?* »

Elle fulminait. Sans transition, la longue valse du fouet s'amorça.

Slach... Wacha... Slach... L'enfant subissait, stoïque, la danse du martinet qui s'enroulait autour de son bras, de son torse, de sa cuisse alors même que sa main gauche pleurait encore des larmes de sang. Ses vêtements dégoulaient de boue et de pluie, et chaque assaut lancé par sa mère leur arrachait une plainte mouillée. Elle égrenait, infatigable, la litanie des griefs... Slach...

— *Man té di'w pa sòti an kay-la !* Je t'avais dit de rester à la maison. Wacha...

— Sé anba lapli ou sé jwé ? Tu veux absolument jouer sous la pluie ? Slach...

— *Mi atjelman tout rad-la mouyé anlè'w !* Voilà que tes vêtements sont trempés ! Wacha...

Inutile de crier ou de pleurer ! La moindre de ses réactions attiserait la fureur de sa tortionnaire. Il se contentait d'allonger le bras gauche pour le protéger du fouet, comptant intérieurement les claquements du cuir sur sa peau déjà à vif.

De quoi le punissait-elle au juste ? D'être né peut-être, de vivre, d'exister, ou d'avoir fait fuir son propre géniteur. Il ignorait la réponse à cette question et chaque soir, il suppliait son Père qui est aux cieux de hâter le temps, de lui donner très vite dix-huit ans ! Peut-être alors parviendrait-il à fuir cette maison de malheur, à s'envoler très loin – à Paris. Une grande ville en tout cas, loin de sa petite poussière d'île aux parfums de misère, de tristesse et de haine.

« *Mé, sé mò ou lé tjanmay-la mò, mafi !?!* Mais tu veux sa mort, ma fille !?! »

La grand-mère, alertée par les cris de la mère et les sifflements de la cravache, rejoignait à grandes enjambées le théâtre du supplice. Une flaque de sang maculait maintenant le carré de gazon sur lequel se tenait le garçonnet, raide comme un piquet.

« *Ou pa wè i za ni san an lanmen-y pou'w bat li kon sa ankò ?* Ne réalises-tu pas que ses mains saignent, toi qui le frappes encore de la sorte ? *Sé tjwé ou lé tjwé'y, sakré ti malèrèz !?!* Tu veux le tuer, espèce d'idiote !?! »

De quoi le punissait-elle au juste ? Il s'interrogea une dernière fois et ses jambes se dérochèrent. Un lit de coton, il dormait sur un lit de coton immaculé. Un prince qui sommeillait sur sa couche, portée par deux de ses servantes soucieuses du destin de leur maître. Où le menaient-elles ? Il souffrait de quelque chose. Une tragédie s'était jouée dans sa cour. Il se sentait léger, transporté, ailleurs. Il se sentait tout à la fois entouré et aimé. On le soulevait délicatement, on lui touchait les joues, on lui caressait la tête avec douceur. On lui baisait la main. On cherchait sans doute à le rassurer mais, jamais la vie ne lui avait semblé plus sucrée, plus merveilleuse qu'en cet instant.